

Compte rendu de la deuxième séance du séminaire CEE-CERI

Les sciences sociales en question : controverses
épistémologiques et méthodologiques

PSYCHOLOGIE ET SCIENCE POLITIQUE : COMPRENDRE LES ATTITUDES

ENVERS LE TERRORISME

GEORGE E. MARCUS (WILLIAMS COLLEGE)

29 juin 2011

Nonna Mayer (CEE-Sciences Po) introduit la deuxième séance du séminaire autour de George E. Marcus (Williams College) en rappelant ses multiples publications dont *Le citoyen sentimental* (trad. Presses de Sciences Po, 2008) et son apport original à la discipline par l'intérêt qu'il porte à la relation entre science politique et psychologie. Selon Marcus, les émotions ne s'opposent pas à la raison, mais au contraire participent à la façonner. Sans émotions, difficile d'imaginer un être rationnel. Après la présentation de Marcus, Yves Schemeil (Sciences Po Grenoble/Pacte) et Vincent Tiberj (CEE-Sciences Po) ont ouvert la discussion avant que celle-ci ne se poursuive avec l'ensemble de l'assistance.

1. George E. Marcus

Dans sa communication sur *Psychologie et science politique : comprendre les attitudes envers le terrorisme*, George E. Marcus présente les résultats de ses dernières recherches. En guise d'introduction, il oppose la sociologie durkheimienne (anomie) et l'expérience classique de Zimbardo à Stanford privilégiant les effets du contexte carcéral sur ceux de la personnalité (réalisée avec des étudiants qui jouaient les rôles de gardiens et de prisonniers) aux travaux des psychologues comme Henri Tajfel et à la contre-expérience de Haslam & Reicher (*BBC prison experiment*). Pour les sociologues, le comportement individuel (variable dépendante) est expliqué par l'organisation sociale (variable indépendante ou explicative) alors que, pour les psychologues, l'interprétation que font les acteurs du contexte et des configurations sociales est déterminante.

Cette hypothèse permet à Marcus de présenter sa « théorie de la réflexivité émotionnelle » (*Theory of Affective Intelligence*) qui possède deux fondements (*claims*) : 1. le cerveau possède deux niveaux d'interprétation (pré-conscience et conscience) ; 2. le moment pré-conscient est déterminé par des émotions que Marcus classe en trois dimensions synthétiques : l'enthousiasme, l'aversion et l'anxiété. S'appuyant sur Jonathan Haidt (2001), Marcus propose deux systèmes d'interprétation, l'un, intuitif, correspondant au moment pré conscient, l'autre, réflexif, en appelant au temps conscient.

Puis, Marcus fait référence à une étude conduite en 2006 par les chercheurs espagnols José Manuel Sabucedo, Maria Rodriguez M. Duran et Monica Alzate, qui concerne les *Attitudes et les réponses émotionnelles aux pourparlers de paix entre le gouvernement espagnol et l'organisation indépendantiste basque l'ETA*. Deux cent soixante-trois étudiants en psychologie de l'université de Saint-Jacques de Compostelle et de l'université libre de Madrid ont été interrogés par questionnaire à la fois sur ce qu'ils pensaient de ces négociations et des émotions qu'elles évoquaient pour eux. Les chercheurs montrent une corrélation entre l'émotion ressentie par l'étudiant et l'attitude de celui-ci à l'égard des négociations de paix. Les étudiants en colère ou anxieux sont davantage favorables à la cessation des négociations de paix alors que les plus enthousiastes se prononcent pour leur poursuite.

Marcus relève trois principales limites à cette étude : 1. le manque de données sur les étudiants interrogés (leur opinion sur les négociations entre le gouvernement espagnol et l'ETA, leur niveau de politisation et leur proximité partisane); 2. le fait qu'il ne s'agisse pas d'une étude expérimentale, ce qui permet d'observer des corrélations entre les variables mais non d'établir des relations de causalité ; 3. l'insuffisance d'informations disponibles qui ne permet pas de définir clairement lequel des deux systèmes d'interprétation (préconscient et réflexif) prévaut.

L'étude conduite actuellement par Marcus et ses collègues, Michael B. Mackuen (Université de Caroline du Nord), W. Russell Neuman (Université du Michigan), Patrick R. Miller (Université Duke) vise à répondre aux lacunes méthodologiques et épistémologiques susmentionnées. Les chercheurs américains ont testé, à l'été 2010, la réception émotionnelle d'un échantillon national de 1 545 personnes socialement, politiquement, culturellement diversifiées face au terrorisme. Leur approche est expérimentale. Ils ont soumis les personnes interrogées à trois (faux) articles de presse, racontant des histoires différentes susceptibles d'agir sur les réactions attendues à l'égard du terrorisme (*terrorism stories*) : un premier texte rassurant sur la sécurité aux frontières, un deuxième produisant du ressentiment et de la colère (Oussama Ben Laden) et un dernier, anxiogène, évoquant le peu d'informations disponibles (groupuscules terroristes méconnus). Par ce dispositif, il s'agissait d'identifier l'émotion spécifique (enthousiasme, aversion, anxiété) suscitée par chaque histoire et son lien avec le mode de raisonnement et de réaction des personnes interrogées (recherche d'information, raisonnement partisan ou accommodation et délibération).

Les résultats montrent qu'il existe une corrélation entre l'émotion suscitée par l'histoire proposée et la réaction au terrorisme, l'anxiété poussant à rechercher de l'information supplémentaire, l'aversion confortant la position partisane initiale, la combinaison de l'anxiété et de l'enthousiasme poussant à remettre en cause ses certitudes (accommodation).

2. Yves Schemel

A la suite de la présentation de George E. Marcus, Yves Schemel (Sciences Po Grenoble/Pacte) ouvre la discussion en rappelant le principal apport du travail de George E. Marcus, évoqué en introduction par Nonna Mayer : si l'individu n'a pas d'émotion (enthousiasme, colère, anxiété, etc.), il ne peut faire des choix rationnels.

Yves Schemeil élargit ensuite son propos en rappelant que si la théorie du choix rationnel n'est guère appréciée en France, la psychologie a, très tôt, été enterrée par Durkheim. De plus en plus influencée par les neurosciences et les recherches sur les systèmes de « surveillance » et de « disposition », la psychologie politique est aujourd'hui largement méconnue en France. Cette psychologie politique se veut universelle, elle cherche des causes qui s'appliquent, indépendamment du contexte historique et culturel. Pour Yves Schemeil, il est difficile d'admettre qu'il faut chercher les causes explicatives dans la seule nature et donc en dehors de la culture. Les chercheurs espagnols tout comme Marcus et *alii* proposent trois dimensions synthétiques de la vingtaine d'émotions différentes identifiées. Dimension composite, l'anxiété apparaît particulièrement intéressante pour Schemeil dans la mesure où elle est la seule qui, dans ces expériences, conduise un individu à se confronter à des opinions différentes des siennes, à se départir de ses habitudes.

Schemeil fait ensuite référence à un point central des travaux de Marcus qu'il n'a toutefois pas abordé dans sa présentation, à savoir la définition des dimensions de la personnalité. À l'inverse du nombre d'émotions sur lequel il y a débat (10, 15, 20 ?), les cinq principales dimensions de la personnalité (*The Big Five*) font consensus. À cet égard, Schemeil soulève la délicate question de l'opérationnalisation de ces théories, dont les indicateurs demandent un nombre de questions élevé – 44 questions pour tester une émotion ou 65 questions pour une valeur (l'inventaire des valeurs de Schwartz). Ce qui n'est pas pour faciliter le travail des chercheurs, notamment pour les enquêtes téléphoniques de type CATI (*computer-assisted telephone interview*) limitées dans le temps. Pour ces raisons, Schemeil est favorable à la constitution d'indices plus synthétiques et se demande comment la science politique peut appliquer ces instruments avec la même rigueur que les psychologues, tout en faisant un choix parmi ces indicateurs ou en adoptant de plus courtes versions. Enfin, il revient sur l'importance du contexte comme variable explicative, en considérant que celui-ci ne se réduit pas au contexte situationnel, celui de l'expérience et de l'histoire racontée, mais qu'il faut aussi tenir compte du contexte temporel et culturel quand on étudie le terrorisme.

Brièvement, Marcus rebondit en apportant quelques éléments de réponse : 1. il est très facile pour les politistes de discuter avec des psychologues aux États-Unis, ce qui n'est pas le cas en France où les frontières interdisciplinaires sont plus imperméables ; 2. si la question de la constitution d'indices synthétiques est complexe, la pression budgétaire contraignant les chercheurs à faire certains choix peut être un élément de réponse ; 3. il est effectivement nécessaire de prendre en considération plusieurs types de contexte.

3. Vincent Tiberj

Vincent Tiberj poursuit la discussion en rappelant les trois âges au cours desquels les relations entre la science politique et la psychologie ont évolué : 1. la psychologie a d'abord été influencée par la psychiatrie et s'est focalisée sur les pathologies et les dysfonctionnements de la personnalité, comme en témoignent les travaux d'Adorno sur la personnalité autoritaire, ceux de Barber et Barber qui dressent le portrait psychologique des présidents américains ou ceux de Le Bon sur la foule, dont on trouve la trace, encore aujourd'hui, dans certains travaux de sociologie politique – sur le vote FN ou les mouvements sociaux, par exemple – ; 2. le tournant behaviouriste a conceptualisé le modèle *stimuli*/réponse selon lequel l'individu n'est qu'une usine à produire des réactions en fonction de son environnement 3. vient enfin le temps de la psychologie cognitive, dans lequel s'inscrivent les travaux de George E. Marcus qui réintroduisent une forme de synthèse entre la liberté du sujet, le contexte et la cognition. L'individu ne se réduit pas à une machine à enregistrer des *stimuli*, il dispose de marges de manœuvre.

Puis, Tiberj soulève trois formes de contestation ou d'approfondissement du travail conduit par Marcus : 1. la tendance à l'universalisation des modèles psychologiques, notamment sur la personnalité (les *Big Five*), mériterait d'être prouvée pour ne pas rester au stade d'une affirmation péremptoire ; 2. il n'est pas convaincu de l'intérêt de se servir des théories neurobiologiques, voire de la théorie darwinienne de l'évolution, pour comprendre les phénomènes étudiés (voir les travaux sur « le gène de la participation ») et pour légitimer l'intérêt des trois systèmes émotionnels proposés ; 3. il lui semble qu'en approfondissant les recherches à l'œuvre, la psychologie cognitive dont Marcus s'inspire pourrait faire avancer la compréhension des sociétés en conflits et des politiques étrangères de leurs dirigeants politiques en apportant des éléments de réponse à des questions du type « qu'est-ce que la tolérance ? ».

Succinctement, Marcus a répondu aux remarques de Tiberj, en ajoutant à ses trois âges d'évolution des relations entre la science politique et la psychologie un quatrième, celui de la Grèce antique. Les Grecs considéraient les émotions comme un moyen permettant d'expliquer un comportement, une identité (Qui sommes-nous ?). À la question de l'universalité, Marcus a ensuite indiqué qu'il s'agissait d'une hypothèse scientifique légitime,

comme peut l'être celle de la gravité. L'hypothèse sera confirmée ou infirmée. Puis, il a attesté des variations émotionnelles qui se font jour au sein d'une communauté et de l'erreur (ou de l'incompréhension) de déterminer une seule valeur (*single value*). Enfin, Marcus a répété l'intérêt porté à la tolérance comme variable émotionnelle explicative.

La discussion s'est poursuivie avec la salle, autour de différentes questions sur la capacité d'une telle analyse de nous renseigner sur les choix décisionnels concrets des acteurs politiques confrontés au terrorisme, sur l'importance du positionnement politique et partisan des sujets comme variable interagissant avec leurs émotions, sur les difficultés linguistiques et les problèmes de traduction d'une culture à l'autre pour parler des émotions, distinguer ces dernières des affects, sur le problème qu'il y a à qualifier par des mots, dans un questionnaire d'enquête, un état émotionnel (pré-conscient), sur l'intérêt d'analyser des émotions « positives » en temps de paix pour dépassionner les analyses psychologiques, sur le rôle joué en France par la psychanalyse qui pourrait expliquer en partie la réticence envers les modèles des neurosciences, sur la difficulté de mettre sur un même niveau d'analyse la psychologie des décideurs politiques et celle des étudiants et enfin sur l'apport effectif (*added value*) des outils scientifiques offerts par les neurosciences.